

Devenir jeune de la rue représente une solution de rechange à une situation familiale ou institutionnelle difficile ou insoutenable. Et, comme le note le ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS) dans son énoncé de politique de la santé et du bien-être : « Pour plusieurs de ces jeunes (14-18 ans), la rue apparaît parfois plus sécuritaire que la maison ; elle représente à leurs yeux la meilleure stratégie de survie qu'ils aient pu trouver » (Québec, 1992, p. 56). En effet, la majorité d'entre eux ont connu, dans leur enfance et leur adolescence, une expérience familiale et institutionnelle marquée par la violence et le rejet. N'étant la plupart du temps pas considérés comme des « sujets compétents », ces jeunes connaissent d'importantes difficultés à s'identifier au monde adulte et à s'insérer dans la société. Même si l'on ne connaît pas leur nombre exact, il demeure qu'ils sont nombreux à occuper les centres des grandes villes canadiennes. Objets de répression ou de compassion, les jeunes de la rue de Montréal sont cependant méconnus même si leur existence sociale est fortement médiatisée. Certains voient dans le phénomène des jeunes de la rue l'expression bricolée d'un rite de passage moderne ou d'une émancipation sociale. D'autres en condamnent les conditions aliénantes ou tentent de nier le phénomène.

Ainsi, le phénomène des jeunes de la rue remet en question les valeurs et les principes d'une société qui s'est pourtant dotée d'institutions de socialisation juvénile visant l'insertion sociale des jeunes. Un phénomène social comme celui des jeunes de la rue soulève habituellement beaucoup d'interrogations et d'inconfort face à la signification de cette réalité. De prime abord, comment peut-on imaginer que des adolescents de 15 ans ou 17 ans puissent préférer vivre de la rue plutôt que de demeurer dans leur foyer familial ou leur institution d'accueil ? Comment penser

que le « milieu de la rue » puisse représenter un choix social ou que la marge puisse devenir un lieu de vie pour des jeunes lorsque la plupart des gens et des médias lui attribuent plutôt une valeur de dangerosité, de désorganisation et d'immoralité potentielle? Bref, comment la rue peut-elle devenir attractive auprès des jeunes? Voilà des questions auxquelles cet ouvrage tente de répondre.

Vivre de la rue implique un décrochage social, sur plusieurs plans, des institutions de socialisation juvénile habituelles (famille, école, travail, services sociaux). La complexité du phénomène a retenu l'attention de plusieurs acteurs à l'occasion de l'Année internationale des sans-abri en 1987, lorsqu'on a dressé un portrait éclaté des multiples problèmes rattachés à la vie marginale des jeunes. Depuis ce temps, les connaissances ont un peu évolué, mais dans un contexte de confusion ou de diversité de points de vue quant à la définition de la catégorie jeunes de la rue. Étant donné le caractère « souterrain » de la vie de rue et les comportements atypiques qui lui sont associés, un certain nombre d'études abordent ce groupe social en tentant de caractériser les divers comportements apparents de ces jeunes (toxicomanie, sexualité à risque, mendicité, pratique du *squeegee*, occupation d'espaces publics, etc.). Bien que nécessaires à la connaissance du phénomène, les caractéristiques même détaillées d'un groupe social ainsi que l'inventaire global des problèmes vécus par les jeunes de la rue ne nous informent pas d'emblée sur les enjeux de son existence sociale ni sur la dynamique interne de ses membres. Mon expérience dans le milieu communautaire m'a montré que, plus on écoute l'histoire de vie de ces jeunes ainsi que leur propre compréhension de cette vie, plus on relativise les jugements de valeur portés sur eux et sur leurs actes. Aussi, pour saisir le phénomène des jeunes de la rue, il convient d'aller au-delà des comportements visibles et apparents tout en les considérant dans un contexte plus large des transformations sociales que vivent les sociétés occidentales. Le contexte de mutation du lien social dont parlent plusieurs auteurs contemporains se manifeste aussi comme une crise d'urbanité où les jeunes relégués dans l'espace de la rue pour se socialiser sont niés en tant que sujets et acteurs de leur histoire.

C'est pourquoi il est nécessaire d'adopter une approche à la fois compréhensive et explicative du phénomène. La première approche vise à analyser les déclencheurs ainsi que les pratiques sociales de la vie de rue en considérant le sens que les jeunes donnent eux-mêmes à leurs conduites ainsi qu'à leur parcours (Schnapper, 1999). La seconde approche explicative consiste en une proposition théorique pouvant rendre compte du phénomène des jeunes de la rue à l'intérieur d'un ensemble d'hypothèses de

causalité<sup>1</sup>. Il s'agit d'élaborer de façon critique un travail théorique afin de comprendre et d'expliquer les représentations que ces jeunes se font d'eux-mêmes et de leurs pratiques de socialisation urbaine. Le défi de cette démarche scientifique est justement de lier les deux approches afin de respecter cette tension heuristique entre le phénomène tel qu'il se présente à nos sens ainsi qu'à nos affects (subjectivité) et la construction d'objet qui codifie constamment les manifestations du phénomène par le travail d'interprétation langagier (objectivation) (Desmarais, 1991).

Dans cette voie, l'analyse du phénomène des jeunes de la rue vise à dépasser la simple description des stratégies de débrouillardise d'une population marginalisée et à ne pas réduire les pratiques urbaines des jeunes de la rue à une addition de facteurs de risque. Les problématiques sociale et urbaine des jeunes de la rue posent la double question de la construction identitaire en dehors des instances de socialisation habituelles et d'une logique spatiale offrant des lieux attractifs à ces jeunes qui n'ont pas de lieux où s'établir véritablement. C'est pourquoi je qualifie de géo-sociale cette double problématique afin d'insister sur le lien intime et fondateur de l'identité humaine qui existe entre le social et le spatial. Cette problématique est fondamentale, car il n'existe pas de liens sociaux sans lieux.

Avant de présenter la structure de cet ouvrage, j'aimerais signaler que le contenu de ce livre représente une synthèse des travaux de recherche que j'ai menés dans le cadre d'une thèse doctorale en études urbaines et d'une recherche évaluative postdoctorale à l'INRS-Culture et Société. Dans cette aventure, plusieurs personnes m'ont accordé leur soutien et fait partager leurs réflexions, je tiens à les remercier. Je tiens également à exprimer ma profonde reconnaissance aux jeunes de la rue et aux travailleurs communautaires jeunesse qui non seulement ont partagé avec moi leur connaissance de la réalité des jeunes de la rue depuis 1990, mais ont su m'appuyer tout au long de mon travail de recherche.

Ce livre se veut une contribution à la problématique théorique de l'interprétation du phénomène des jeunes de la rue dans le contexte des transformations du lien social au sein des sociétés industrialisées. L'étude des jeunes de la rue à Montréal peut être envisagée comme un cas de

---

1. Dans l'univers des sciences humaines, on considère ces deux approches comme étant habituellement opposées. À l'instar de Mendel je pense qu'il est possible de les employer dans une perspective de complémentarité étant donné que l'une et l'autre réduit l'objet soit au sens, soit au fait: «Là où la perspective herméneutique réduit la condition humaine à l'interprétation du sens à travers la seule prise en compte d'une subjectivité et d'une culture, la perspective explicative réduit, quant à elle, cette même condition à une cause appréhendable de l'extérieur comme un phénomène naturel et agissant sur lui mécaniquement à l'image d'une loi de la nature» (Mendel, 1998, p. 66-67).

figure du phénomène des jeunes de la rue, certains aspects de la dynamique interne pouvant être généralisés, d'autres spécifiés selon les contextes sociohistorique et géographique. Par ailleurs, mentionnons que trois champs disciplinaires sont mis à contribution afin de cerner de façon transdisciplinaire le phénomène des jeunes de la rue : la sociologie de l'action, la psychanalyse winnicottienne (Winnicott, 1975) ainsi que la sociopsychanalyse (Mendel, 1992) et la géographie humaine structurale (Desmarais, 1992).

Cet ouvrage est divisé en quatre parties regroupant dix chapitres. La première partie vise à cerner de façon globale ce qu'on entend par « jeunes de la rue » en invitant d'abord le lecteur à prendre connaissance des jugements normatifs associés à l'intervention sociale auprès des jeunes de la rue. Ensuite, sont présentés des éléments de l'histoire occidentale des rapports sociaux que les jeunes ont établis avec l'espace de la rue ainsi que les caractéristiques générales et les problèmes de définition relative à cette catégorie sociale. La deuxième partie est entièrement consacrée aux choix d'interprétation théorique des pratiques urbaines des jeunes de la rue. Ainsi, nous examinerons de façon successive les limites épistémologiques associées, d'une part, aux représentations théoriques de la socialisation urbaine marginalisée et, d'autre part, aux représentations sociospatiales des pratiques urbaines juvéniles. Le dernier chapitre de cette partie, le chapitre quatre, traitera d'une hypothèse géosociale de la socialisation marginalisée résultant des réflexions des deux chapitres précédents. C'est à partir de cette hypothèse que le parcours et les pratiques identitaires des jeunes de la rue pourraient être interprétés et expliqués. Dans cet ouvrage, je défends l'hypothèse générale selon laquelle, *les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue institueraient (de façon précaire) un certain usage de la marge sociospatiale dans la perspective d'une recomposition identitaire. Ces jeunes y solliciteraient une appartenance tout en réclamant une filiation. Cette marge sociospatiale urbaine est conçue comme une organisation géographique structurant de façon topologique les pratiques d'appropriation spatiale et d'identification sociale des jeunes de la rue.*

La troisième partie traite essentiellement du sens que des jeunes de la rue attribuent à leur parcours ainsi qu'à leurs pratiques. Cette mise à l'épreuve empirique du cadre d'analyse développé dans la seconde partie a été réalisée, en 1994, dans le cadre de ma recherche doctorale (Parazzelli, 1997a), à l'aide d'extraits d'entrevues semi-dirigées effectuées auprès de 30 jeunes de la rue à Montréal. Par conséquent, les chapitres cinq, six et sept présentent des extraits d'entretiens relatant des parcours géosociaux des jeunes de la rue qui varient selon le type de lien parental. La dernière partie de cet ouvrage, quant à elle, exposera les enjeux socio-urbains entourant les conflits de localisation et d'appropriation impliquant les

jeunes de la rue et d'autres groupes d'acteurs, dont les forces policières. Nous verrons que ces enjeux sont liés à la construction d'un problème social dépassant les seules difficultés de gestion d'une cohabitation urbaine avec une population marginalisée. Cette partie est aussi consacrée à la formulation de pistes d'orientation pour l'intervention collective qui découlent des résultats de recherche présentés dans la seconde partie. L'ensemble de ce livre a été conçu de façon à inviter la personne intéressée par le phénomène des jeunes de la rue à mieux comprendre en le percevant d'abord comme une réalité sociale. En ce sens, cette section du livre tente de dégager l'orientation que pourraient prendre des formes d'intervention et d'action qui s'appuieraient sur une analyse compréhensive et explicative du phénomène afin de dépasser les seuls constats décrivant la multitude de problèmes associés à l'existence des jeunes de la rue.

Enfin, la dernière partie tente de montrer comment les réflexions élaborées autour des jeunes de la rue peuvent contribuer à alimenter les débats actuels entourant les concepts de normalité, de marginalité et d'exclusion. En posant la question, « La marginalité serait-elle normale ? », il s'agit d'interroger nos conceptions normatives de la marginalité sociale en remettant en question le concept d'exclusion qui, par son indifférenciation sémantique, contribue souvent à voiler les pratiques de socialisation marginalisée des individus pourtant bien situées au cœur de relations de pouvoir dans la société.